

## Études littéraires africaines

DELAFOSSÉ (Maurice), *Les Nègres* (1927). Présentation de Bernard Mouralis. Paris : L'Harmattan, coll. Autrement mêmes, 2005, XL + 85 p. – ISBN 2-7475-9375-4



Kusum Aggarwal

Number 25, 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1035236ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1035236ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

### ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Aggarwal, K. (2008). Review of [DELAFOSSÉ (Maurice), *Les Nègres* (1927). Présentation de Bernard Mouralis. Paris : L'Harmattan, coll. Autrement mêmes, 2005, XL + 85 p. – ISBN 2-7475-9375-4]. *Études littéraires africaines*, (25), 74–75. <https://doi.org/10.7202/1035236ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**é**rudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

alors âgée d'à peine sept ans. Le 5 novembre 1892, la famille s'embarque à Bordeaux à destination du Sénégal, et c'est à cet instant que Raymonde commence la rédaction du journal qu'elle adresse à trois de ses amies : Claire, Suzanne et Jeannette, « épouses très hiérarchisées de militaires ou de fonctionnaires » (p. 62). Le début de l'œuvre présente l'organisation du voyage, et relate les efforts accomplis par la narratrice pour persuader son mari, puis le ministère, de la laisser partir au Soudan qui « n'est pas fait pour les femmes du monde » (p. 61). Le journal de route montre dans un premier temps un voyage aux allures d'exotisme, puis une découverte et une réflexion sur certains jugements énoncés par des écrivains dont la narratrice consulte les œuvres avant le déplacement (Paul-Étienne Vigné d'Octon, Alfred Rambaud, etc.). De Bordeaux à Bamako, en passant par Dakar, Saint Louis, Kayes et Siguiri, R. Bonnetain décrit les conditions de vie dans les colonies, tant du côté des Français que des autochtones. J.-M. Seillan souligne que le mérite de R. Bonnetain est d'être la première femme occidentale à avoir pénétré « un territoire colonial exclusivement militaire, masculin et machiste » (p. XVIII). Le point fort de ce journal est sans doute le discours féministe qu'elle tient sur l'aventure coloniale, discours qui tend à valoriser la présence des femmes dans le processus de pacification des zones de violence. Ainsi affirme-t-elle qu'« on colonise par la femme et non par le fusil » (p. 270). Le livre se termine par l'adjonction de trois annexes constituées d'une correspondance de R. Bonnetain adressée à Sadi-Carnot, d'un entretien de Paul Bonnetain avec Philippe Rigaut, publié dans le *Figaro* du 11 août 1893, et d'un entretien entre le colonel Archinard et Émile Berr, publié dans le *Figaro* du 22 août 1893.

La réédition du présent ouvrage est une manière honorable de saluer la mémoire de la première Française à avoir atteint les rives du Niger. Il offre une matière pour la recherche, un laboratoire pour les études coloniales, et surtout, pour le grand public, un éclairage sur une œuvre méconnue.

■ Gaël NDOMBI-SOW

DELAFOSSÉ (MAURICE), *LES NÈGRES* (1927). PRÉSENTATION DE BERNARD MOURALIS. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. AUTREMENT MÊMES, 2005, XL + 85 P. – ISBN 2-7475-9375-4.

La réédition de ce dernier ouvrage de Maurice Delafosse exauce les vœux de nombreux anthropologues et critiques littéraires, impatients de mettre la main sur cet ouvrage tombé injustement dans l'oubli sous prétexte qu'il s'agit là d'une œuvre de propagande coloniale. Or la présentation de Bernard Mouralis donne à voir une réalité plus nuancée, car Delafosse resta durant toute sa carrière quelque peu en marge des réseaux dirigeants de l'administration coloniale, ne partageant guère avec ses congénères ni leurs ambitions professionnelles ni leur vision de l'Afrique et de ses cultures. Loin des fantasmes de l'hégémonie occidentale, le départ pour l'Afrique répondait chez lui à un désir de « se dévouer à une cause humaine » (p. IX). Pour cet ancien élève de l'École des Langues Orientales, armé d'un diplôme de langue arabe qui le rendit attentif au riche héritage des civilisations africaines, la colonisation

représentait davantage un subterfuge justifiant son besoin d'ouverture sur l'autre, confirmant la nécessité impérieuse de le connaître. Il fut ainsi amené à adopter à l'égard des sociétés africaines une posture philosophique, et, à la manière de Montaigne, tint à relativiser la prééminence de la civilisation occidentale : « Sans remonter aux Celtes nos aïeux, qui n'ignoraient pas les sacrifices humains, sommes-nous en droit d'affirmer qu'une civilisation qui tolère et même exalte la guerre soit plus élevée moralement que celle qui tolère et même exalte l'immolation des victimes humaines à la divinité ? Je ne parle pas de l'esclavage, car, sous ce rapport, les peuples européens ont été, il n'y a pas bien longtemps, plus cruels et plus barbares, que ne se sont jamais montrés les peuples noirs dans leurs coutumes proprement autochtones » (p. 9).

Savant de réputation internationale, il réussit à se détacher rapidement des instances coloniales pour acquérir une légitimité académique auprès des sociologues français, notamment Durkheim, Mauss et Lévy-Bruhl. Il fut également invité à participer aux travaux de recherche conduits à l'Institut Ethnographique International de Paris ainsi qu'à l'International Institute of African Languages and Cultures, et donna des enseignements à l'École des Langues Orientales à Paris.

Toutefois, si *Les Nègres* reste encore d'actualité, c'est aussi parce qu'il constitue un intertexte essentiel éclairant les œuvres littéraires d'Afrique subsaharienne : Césaire et Senghor y recueillirent des informations afin d'élaborer leur vision de l'histoire et de la culture africaines ; Cheikh Anta Diop lui emprunta l'idée de l'origine égyptienne des civilisations africaines, et, comme lui, il s'évertua à la hisser au rang de vérité scientifique, pour édifier ainsi une problématique qui est au cœur de la réflexion africaine.

L'ouvrage est construit de manière synthétique et présente en sept chapitres une réflexion originale sur des aspects de la civilisation africaine : le passé lointain des Africains ; leur histoire depuis le Moyen-Âge jusqu'à nos jours ; le collectivisme dans leurs sociétés ; leur moralité ; l'art nègre ; la littérature nègre. Mais pour autant, n'imaginons pas qu'il s'agit là simplement d'une œuvre d'ethnographie coloniale sans perspective théorique car, dès le premier chapitre, Delafosse pose très clairement les paradigmes méthodologiques devant présider à son approche des sociétés africaines. À ce sujet, B. Mouralis fait remarquer très judicieusement que pour l'africaniste français, « le problème n'est pas de chercher à savoir ce que "sont" les Africains, par opposition à ce que "sont" les Européens, mais ce qu'ils ont été "dans le passé d'après ce qu'ils ont fait et ce qu'ils sont dans le présent d'après ce qu'ils font". Ce qui compte donc pour l'anthropologue, ce sont les *pratiques* » (p. XIX). Défiant la *doxa* et les jugements sectaires, Delafosse restitue à l'autre la faculté de la raison dans la mesure où il conçoit désormais la possibilité d'élaborer à son sujet un savoir circonstancié et complexe.